

L'avant-« je » dans l'avant-texte chez Jules Supervielle

Lire des manuscrits des poèmes « Élévations », « Ascension », « Je sens l'effort du gazon »

TOMITA Kyoko

Abstract

Since childhood, Jules Supervielle had always been tormented by the crucial question about identity. Personal identity but also identity in his poetic works.

In the 1932 version of *Gravitations*, a four-verse poem opening with « I can feel the effort from the grass ... », in which the subject is clearly asserted by « I », seems to praise the invisible healthiness of nature parallel to the sanity of the human mind. These four verses were originally integrated into a longer poem. It is in the 1932 version of *Gravitations* that Supervielle finally extracted from the longer poem, creating a new independent poem.

In this article, the author will study chronologically the pre-texts containing the four verses, and particularly the three handwritten manuscripts where they appear, in order to observe their genesis.

The « I », that finally surfaces after several attempts, will be given special attention. Can the transformation from « One » to « Is-it ... ? » to « I » be linked to prosodic constraints ? Does that reflect the interrogative energy that torments the poet ? Or could we go as far as noting a cleavage of the subject that happens in several leaps ?

This article will hopefully bring some answers to these questions.

Qui suis-je ? D'où vient « je » ? Qui est le « je » qui parle ? Cette voix qui dit « je », est-ce bien à moi ? Ou bien, n'est-ce que l'écho de quelqu'un ? Qu'est-ce qui fait que je dise « je » ? À cette série de questions pourrait répondre de loin ce que dit Benveniste sur « je », voire même pourrait y apporter des réponses justes et définitives. En effet, Benveniste a dit : « À quoi donc *je* se réfère-t-il ? À quelque chose de très singulier, qui est exclusivement linguistique : *je* se réfère à l'acte de discours individuel où il est prononcé, et il en désigne le locuteur¹. » Il faudrait certes bien prendre en considération la différence entre *je* prononcé et *je* écrit. Mais, prononcer « je » suffirait-il pour garantir le fait que « je » soit « je » ? Nous avons pu constater que depuis sa jeunesse Supervielle n'était pas sûr de son originalité et qu'il s'est montré inquiet vis-à-vis de sa propre voix, de son identité et de sa vocation en tant que poète dans quelques uns de ses poèmes². Nous en avons de ce fait déduit qu'il s'agit bien ici d'un problème de fondement de l'identité lié à ce « je », révélateur d'un « moi » plutôt constamment exposé à des

dispersements, à un clivage. Depuis longtemps, le « je » a été privilégié comme sujet lyrique dans la longue histoire de la poésie. Mais, le « je » de Supervielle qui nous est révélé progressivement dans la lecture d'un poème depuis son avant-texte n'est pas un « je » possesseur d'un chant heureux. C'est un « je » qui commence à s'écouter avec une conscience subtile de soi tout en essayant de chanter.

« Je sens l'effort du gazon »

Dans la version dite « définitive » de *Gravitations* (1932)³ de Jules Supervielle (1884-1960), nous trouvons un très court poème dans la section « Suffit d'une bougie ». Ce petit poème en heptasyllabes, qui est placé entre « Réveil » et un autre petit quatrain d'octosyllabes intitulé justement « Une voix dit : ... », nous frappe non seulement par sa brièveté mais aussi par l'emploi d'un mélange savant de vocables entre concret et abstrait. Voici le poème :

Je sens l'effort du gazon
Qui veille sous tant de neige
Et l'effort de la raison
Dans l'esprit qui la protège. (p. 196.)

Même si par nécessité de bien former l'heptasyllabe, le poète s'est appliqué en rimes masculines pour « gazon » et « raison », dont les registres sont tout à fait éloignés, cet écho communique une forte impression d'étrangeté,

bien que le contraste des couleurs (vert pour le gazon et pour la neige blanc) contribue à la réussite picturale de ce petit poème. On pourrait admettre aisément que « l'effort du gazon » représente la vie résistant au froid meurtrier et ravageant de l'hiver : vitalité saine de la nature. Viennent ensuite encore deux vers de sept pieds qui, comparés aux deux premiers, introduisent une scène se situant non pas dans la nature mais dans l'esprit. Si le « gazon » représente la vie, la santé,

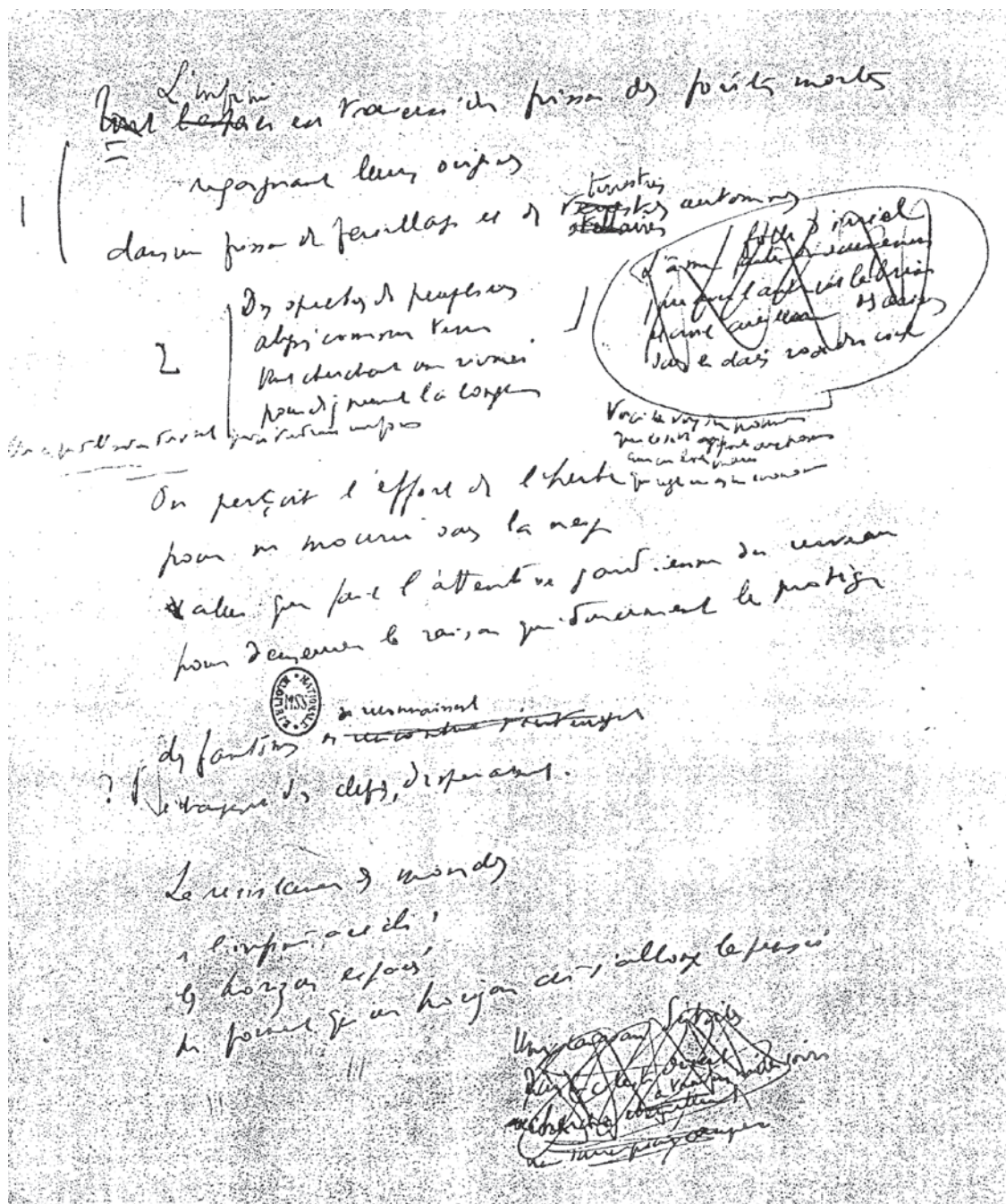


Fig. 1 Jules Supervielle, *Ascension*. Manuscrit autographe, f°31, BN.

L'infini
Tout l'espace est traversé du frisson des forêts mortes
1 regagnant leurs origines
terrestres
dans un frisson de feuillage et de terrestres automnes
stellaires

2 Des spectres de peupliers
Alignés comme sur terre
Vont cherchant une rivière
Pour dignement la longer
On entend l'ordre du vent qu'on voudrait imposer

On perçoit l'effort de l'herbe

Pour ne mourir sous la neige

et celui que fait l'attentive gardienne du cerveau

pour demeurer la raison qui doucement le protège
se reconnaissent

Des fantômes se ~~reneontrent~~ s'interrogent
↓
? échangent des clefs, disparaissent

La résistance des mondes

à l'infini a cédé

Les horizons espacés

ne forment qu'un horizon où s'allonge la pensée

~~folle d'irréel~~
L'âme faite de souvenirs
joue avec l'aube et la brise
et une cueillera des cerises
sous le dais rose du ciel

Voici la voix d'un homme
Que le vent apporte avec nous
comme 1, 2 ou 3 mots illis.
Qui 5 ou 6 mots illis.

Un caravane d'étoiles
Sur le celeste désert
à travers mille soirs
recherche éternellement
une source pour y camper

ou encore la résistance à la mort, la « raison » qui rime avec devrait résister à la mort de l'esprit qu'est la folie. Dans ce sens, ce petit poème est un éloge de la salubrité de la nature et de l'esprit humain qui est activité cérébrale humaine de ce « je ».

Poème à l'état d'embryon à travers la lecture de manuscrits

Grâce aux feuilles manuscrites conservées à la Bibliothèque nationale de France, nous obtenons quelque lumière sur la naissance de ce quatrain

qui, faisant d'abord partie d'un texte plus long, se retrouve indépendant dans la version définitive en 1932. Voici le premier feuillet manuscrit où nous remarquons ce passage ainsi que sa transcription⁴ qui dateraient d'avant juin 1924, date de la publication de la préoriginale (Fig. 1, pp. 86.-87.).

Ce brouillon est classé comme un poème « Élévations » pris dans la première version en 1925 mais aussi de deux autres poèmes recueillis dans la même version : « Le long couloir » et « Souffle ». Voici une scène automnale de la chute des feuilles, des arbres défeuillés comparés aux

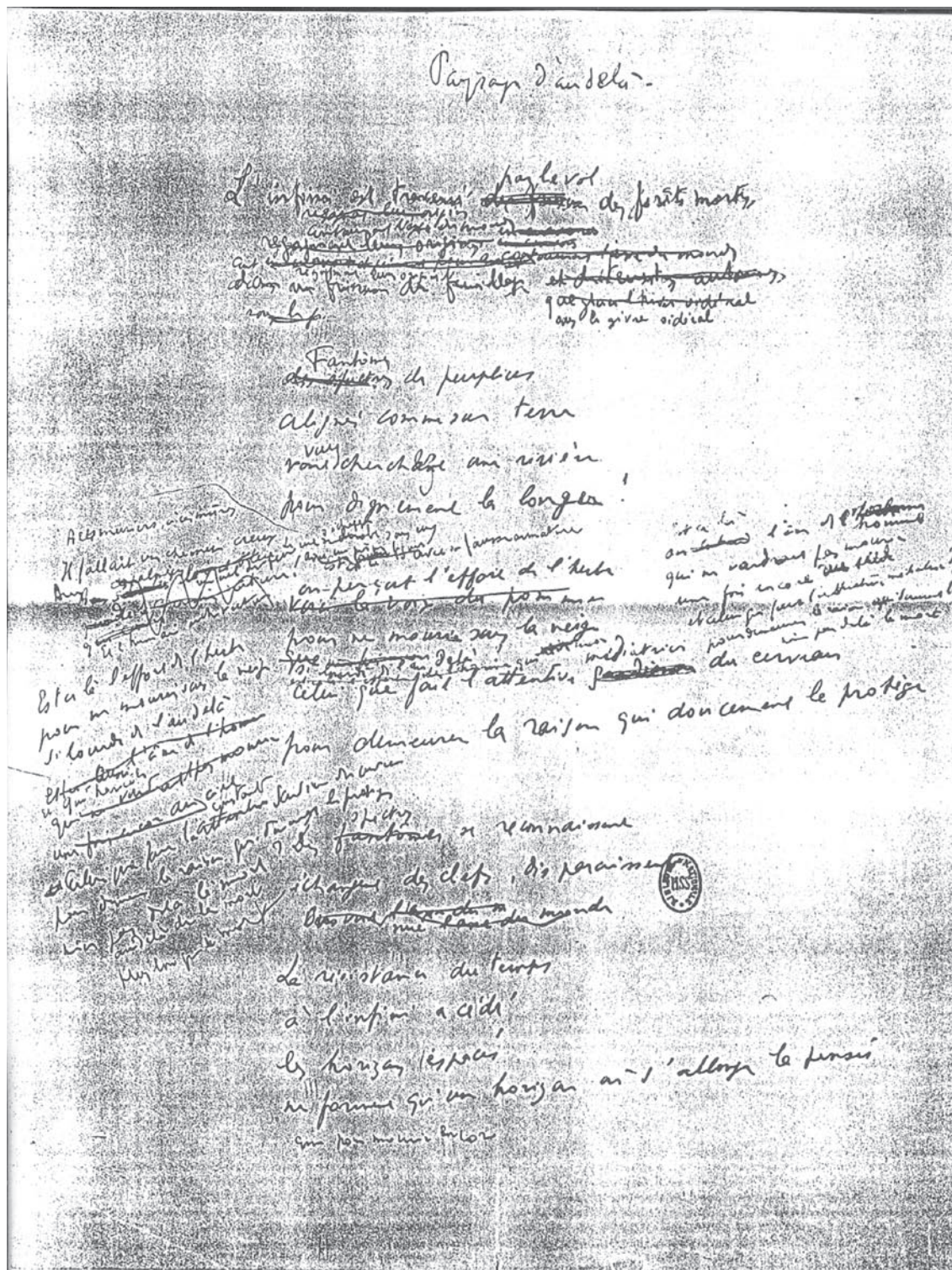


Fig. 2 Jules Supervielle, *Ascension*. Manuscrit autographe, f°32, BN.

Voici la tentative de transcription complète de cette page manuscrite.

Paysage d'au-delà

par le vol
L'infini est traversé du frisson des forêts mortes,
regagnant leur origine
contournant l'axe du monde *1 mot illis.*
regagnant leurs origines, *1 mot illis.*
ont *5 ou 6 mots illis.* pour contournant l'axe du monde
dans un frisson du feuillage et des terrestres automnes
que glace l'hiver sidéral
sous les fris sous le givre sidéral

Fantômes
des spectres de peupliers

Alignés comme sur terre
vous ez
vont cherchant une rivière

pour dignement la longer !

A ces mûriers, à ces mûres

Il fallait un chemin creux, s'échappe

Aux ~~ces palmiers~~ le ciel bleu de une se dérobe sous eux

Aux *1 mot illis.* un ciel de feu avec une même figure

Qui de/le cerises autour ! aussi avec sa fausse armature

Est-ce là

Est-ce là homme

on entend l'âme de l'herbe

Q ces cerises

on perçoit l'effort de l'herbe

homme

qui ne voudrait pas mourir

Et l'humaine architecture

~~Voici la voix des hommes~~

une fois encore au delà

Est-ce là l'effort de l'herbe

pour ne mourir sous la neige

et celui que fait l'attentive médiatrice

pour ne mourir sous la neige

~~que 2 mots illis.~~ l'au-delà

pour demeurer la raison qui doucement le

si lourde de l'au-delà

si lourde de l'au-delà

même par delà la mort ?

Est-ce Aussi l'âme de l'homme

est-ce la effort de l'homme qui était encore

Et qui harcèle

médiatrice

Qui ne voudrait pas mourir

celui que fait l'attentive gardienne du cerveau

une fois encore au ciel

constante

pour demeurer la raison qui doucement le protège

et Celui que fait l'attentive gardienne du cerveau

pour demeurer la raison qui doucement le protège

même par delà la mort ?

Des fantômes se reconnaissent

au delà de la mort

échangent des clefs, disparaissent

plus loin que la mort

~~Dans vont l'axe du m~~

1 mot illis. l'axe du monde

La résistance du temps

à l'infini a cédé

les horizons espacés

ne forment qu'un horizon où s'allonge la pensée

comme pour mourir encore

Voici un essai de transcription de la page manuscrite.

ombres reste-t-il
 A ces ~~hommes~~ fallait -il
 reste
 ombre
 encore un <e> reste de vie
 un écho de la vie
 pour le permanent exil
 et cette chair endormie ?

Est-ce ~~eneore~~ l'effort du gazon
~~On perçoit des~~ l'effort de l'herbe
 Pour ne mourir sous la neige
 celui que fait l'attentive médiatrice du cerveau
 pour demeurer la raison dans ces espaces funèbres?

La résistance du temps à l'infini a cédé
 les horizons espacés
 ne forment qu'un horizon
 que traverse
 où s'allonge la /une pensée
 où s'allonge
 aussi
 sépare de
 unique de l'univers
 esseulée de tous les mondes.
 voir: unique de tous les mondes.
 confondue
 accourue

tout en bas, à force d'essais de l'interrogation presque insistante qui commence par « Est-ce », ce même « paysage d'au-delà » aura encore son « au-delà », grâce à la raison qui protège le cerveau « même par delà la mort ? / au delà de la mort / plus loin que la mort ». Renversement une fois de plus, renversement vers la vie.

Juste au milieu de la page, nous trouvons toujours le vers « on perçoit l'effort de l'herbe » au-dessus duquel est ajouté l'interrogatif « Est-ce là » écrit en minuscules lettres presque imperceptibles. Cet interrogatif va être réitéré en marge à droite au milieu de la page : « <Est-ce là> on entend l'âme de l'herbe <homme> ».

Nous allons lire une autre feuille manuscrite du poème « Élévations » (Fig. 3, pp. 90).

De toute évidence, il s'agit ici d'une étape de

regroupement provisoire de tout ce qui est essayé en marge à gauche de la feuille présentée Fig. 2. Dès le début de cette page, on remarque plus particulièrement les phrases interrogatives qui sont utilisées notamment dans les deux premières strophes. De plus, le vers en heptasyllabe en question « On perçoit l'effort de l'herbe » est biffé pour être remplacé par l'autre interrogatoire : « Est-ce l'effort du gazon ». Ainsi est obtenu le vocable « gazon » qui va rimer avec « raison » dans des étapes suivantes. Est-ce que nous pouvons inférer que c'est la contrainte prosodique qui a fini par faire redécouvrir le mot « gazon » ou bien cela est-il dû à la force interrogatoire ? Nous voudrions citer ici Benveniste qui affirme que « le monologue est un dialogue intérieur, formulé en « langage intérieur », entre un moi locuteur et un moi

écoutateur »⁵ et que c'est justement « l'interrogation, qui est une énonciation construite pour susciter une « réponse » »⁶, de la part du moi écoutateur.

« Poème dans la préoriginale en 1924 »

Voyons maintenant la version préoriginale du poème alors qu'elle n'avait pas encore été intitulée lorsqu'elle parut dans *la Revue Européenne*. À ce moment-là, elle portait seulement le numéro 1 dans un ensemble de trois poèmes dont le titre général était justement « Gravitation » mais au singulier.

Poèmes GRAVITATION

I

L'avenir est traversé par le vol des forêts mortes
regagnant leurs origines
effleurant l'axe du monde
sous le givre sidéral.

Fantômes de peupliers
alignés comme sur terre
vous cherchez une rivière
pour dignement la longer.

A ces arbrisseaux, ces arbustes
il fallait un chemin creux,
le ciel s'échappe sous eux
avec sa fausse armature.

A ces ombres reste-t-il
la mémoire de la vie
où s'arrêtera le fil
de cette angoisse endormie ?

Je sens l'effort du gazon
pour ne mourir sous la neige,
celui que fait l'attentive médiatrice du cerveau
pour demeurer la raison qui doucement le protège.

La résistance nocturne à l'infini a cédé
les horizons espacés
ne forment qu'un horizon
où vient camper lentement la caravane des mondes.

(*La Revue Européennes*, juin 1924, N°16, pp. 23-24.)

« Je » m'interroge, « Je » sens, « Je » parle

Nous pouvons constater que les feuilles manuscrites étudiées ci-dessus s'intègrent bien dans cet ensemble adoptant la forme d'un calligramme. Au pied de l'arbre effeuillé, le gazon résiste pour ne mourir sous la neige. Remarquons ici l'apparition du sujet pronominal « je » dans le vers en question : « Je sens l'effort du gazon. » Celui qui s'interrogeait avec l'interrogatif « Est-ce » dans la feuille manuscrite présentée plus haut a ainsi acquis le statut de sujet, « je », sujet de l'énoncé. Il semble que ledit sujet s'écoute et entend sa propre voix, interrogative, qu'il finit enfin par reconnaître comme sienne. La conscience de soi s'affirme par une déviation de la reconnaissance de sa propre interrogation. L'acquisition de « je » par étapes, son avènement tâtonnant et lent, indiquent une quête longue et difficile pour un sujet poétique toujours en mutation.

« Élévations » en 1925

Dans la version originale de *Gravitations* publiée en 1925, le poème est intitulé « Élévations » et s'allège de la dernière strophe contenue dans la préoriginale.

ELEVATIONS

à L. Pacheco.

Ce nuage est traversé par le vol des forêts mortes
Regagnant leurs origines,
Effleurant l'axe du monde
Sous le givre sidéral.

Fantômes de peupliers
Alignés comme sur terre
Vous cherchez une rivière
Pour dignement la longer !

A ces arbrisseaux, ces arbustes
Il fallait un chemin creux,
Le ciel s'échappe sous eux
Avec sa fausse armature.

A ces ombres reste-t-il
La mémoire de la vie,
Où s'arrêtera le fil

De cette angoisse endormie ?

Je sens l'effort du gazon
Pour ne mourir sous la neige,
Celui que fait l'attentive médiatrice du cerveau
Pour demeurer la raison qui sourdement le protège.

« Ascension » en 1932

C'est en 1932 que le poème s'est divisé en deux parties indépendantes dont la deuxième est justement le quatrain contenant le vers en question : « Je sens l'effort du gazon ».

ASCENSION

A L. Pachco.

Ce nuage est traversé par le vol des forêts mortes
Regagnant leurs origines,
Effleurant l'axe du monde
Sous le givre sidéral.

Fantômes de peupliers
Alignés comme sur terre
Vous cherchez une rivière
Pour la longer dignement.

A ces arbrisseaux, ces arbustes
Il fallait un chemin creux,
Le ciel simule sous eux
Une terrestre armature.

A ces ombres reste-t-il
La mémoire de la vie,
Où s'arrêtera le fil
De cette angoisse endormie ? (p. 190.)

Le changement du titre en « ascension », qui a une connotation religieuse très marquée, s'est-il produit simultanément lors de la séparation du quatrain dont le thème est plutôt terrestre et humain ? Ou bien, est-ce à cause de ce « je » conscient, réfléchi qui est né du doute et de l'interrogation ? Du point de vue de sa forme, le quatrain est devenu prosodiquement plus régulier et tous les vers sont maintenant en heptasyllabes.

Je sens l'effort du gazon
Qui veille sous tant de neige

Et l'effort de la raison
Dans l'esprit qui la protège. (p. 196.)

La naissance de ce sujet explicite de l'énoncé, le « Je », ne s'est pourtant pas réalisée d'emblée mais au contraire, comme nous l'avons retracé plus haut, il s'agit d'un avènement en plusieurs étapes visant à répondre également à la contrainte prosodique, effort dans le travail de « création ». Si nous prenions une approche plutôt « finalitaire » dans la lecture de l'avant-texte, nous pourrions suivre l'effort du poète étape par étape et nous pourrions « célébrer » la naissance de ce sujet simultanément surgie de l'acquisition de la forme. Mais, nous pensons plutôt que ce sujet est né un peu au détriment du monde brumeux, au forceps pour ainsi dire, et que c'est en sacrifiant une passivité dangereusement généreuse et ouverte que le « Je » est arrivé jusqu'au sujet de l'énonciation, pour le soutenir en quelque sorte.

En effet, le poète affirme lui-même que dans son seul art poétique, au commencement était le chaos : « Il y a certes une part de délire dans toute création poétique mais ce délire doit être décanté, séparé des résidus inopérants ou nuisibles, avec toutes les précautions que comporte cette opération délicate. Pour moi ce n'est qu'à force de simplicité et de transparence que je parviens à aborder mes secrets essentiels et à décanter ma poésie profonde »⁷. Depuis longtemps, la voix du sujet lyrique était due au délire, à l'enthousiasme et à l'ivresse dionysiaque. Or, ici, c'est plutôt contre la folie que le « Je » s'établit, se crée, naît. La sensation ne vient plus de dehors (*on perçoit*), mais de l'intérieur du sujet qui sent (*je sens*), sent qu'il sent, s'entend, entend sa raison endurer, résister à la déraison. Attention et conscience ne s'élèvent plus, mais restent ici-bas, protégées, pour penser, se penser, écrire, s'écrire, s'inscrire. Mais, ce « Je » explicite n'est que l'avatar d'un « sujet problématique » « en quête de son identité »⁸, pourrions-nous dire avec Karlheinz Stierle qui voit l'authenticité du sujet lyrique justement dans cette quête.

Dans la lecture de l'avant-texte, nous rencontrons déjà cet avant-« je » sous forme de « on » ou sous forme du sujet d'énonciation de l'interrogation « Est-ce... ? » qui, avant l'unification de deux sujets, de l'énoncé et de l'énonciation,

flottaient tourmentés, mais librement, dans l'espace blanc de ces feuilles manuscrites.

¹ Émile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », in *Problème de linguistique générale, 1*, Gallimard, 1991, p. 261.

² « Le doute qui suit mes vers comme l'ombre ma plume », *Poèmes*, 1919, (p. 53) recueilli dans *Œuvres poétiques complètes* publiées aux Éditions Gallimard en 1996. Dorénavant, les numéros de pages données entre parenthèses renverront à cette édition. Sur le doute dans sa création, nous renvoyons à notre article. Tomita, « Symboliser la mort (e) », in *Études de langue et littérature françaises*, n°80, 2002, p. 131.

³ *Œuvres poétiques complètes* ont adopté le texte de l'édition définitive du recueil *Gravitations*, Gallimard 1932.

⁴ Nous adoptons les conventions typographiques identiques à celle des *Œuvres poétiques complètes*. Mais dans la

transcription « diplomatique », celle fidèle à la disposition spatiale des feuilles manuscrites, nous utilisons le crochet oblique < > pour signaler un ou plusieurs mots ajoutés. Lorsque des mots sont demeurés illisibles, nous mentionnons le nombre possible de ces mots en italique avec la mention *illisible(s)* ou *ills.* faute de place.

⁵ Émile Benveniste, « L'appareil formel de l'énonciation », in *Problèmes de linguistique générale, 2*, Gallimard, 1991, p. 85.

⁶ *ibid.* p.84.

⁷ Jules Supervielle, « En songeant à un art poétique », in *Naissances*, Gallimard, 1968, p. 60.

⁸ Karlheinz Stierle, « Identité du discours et transgression lyrique », *Poétique*, 32, p. 436, cité par Dominique Combe dans son article « La référence dédoublée », in *Figures du sujet lyrique*, PUF, 1996, p. 49.

* Je remercie vivement Madame Fabienne Guillemin qui m'a fourni de précieuses aides toujours inconditionnelles dans mon travail de déchiffrement des manuscrits.